

Claudie Gallay

Dans l'or du temps

l
a
b
r
u
n
e

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Roman d'une transmission, *Dans l'or du temps* est d'abord le récit d'une très belle rencontre entre une vieille dame et un homme jeune, en quête de sens. Il est aussi une plongée dans la culture sacrée des Indiens Hopis et la recherche du sacré dans l'art, la fascination ethnographique pour les peuples primitifs. C'est peut-être la recherche de « la vraie vie », selon les mots de Breton.

CLAUDIE GALLAY

Née en 1961, Claudie Gallay vit dans le Vaucluse. Son dernier roman, *Seule Venise*, a conquis lecteurs et libraires.

DU MÊME AUTEUR

L'Office des vivants, roman, collection la brune, Le Rouergue, 2001

Mon amour ma vie, roman, collection la brune, Le Rouergue, 2002

Seule venise, roman, collection la brune, Le Rouergue, 2004

© Rouergue, 2011
ISBN 978-2-8126-0326-6
www.lerouergue.com

Claudie Gallay

Dans l'or du temps

— l
— a
— b
— r
— u
— n
— e

Extrait de la publication

« Qu'est-ce que la vie ? C'est l'éclat d'une luciole dans la nuit, c'est le souffle d'un bison en hiver.

C'est la petite ombre qui court dans l'herbe et se perd au couchant. »

Paroles indiennes.

C'était l'heure encore calme du matin. Les poubelles. Le premier métro. Le concierge dans la rue en face était en train d'ouvrir ses volets. Le voisin du dessus venait de rentrer. Anna et les filles dormaient encore.

Un matin comme les autres. Je m'étais juste levé un peu plus tôt. À cause des vacances. Elles commençaient.

Je buvais mon café. Les coudes sur la table. Contre la porte du frigo, les derniers dessins des filles. Les fleurs de la tapisserie. Des marguerites à pétales blancs. Huit pétales par fleurs. Le motif répété. À l'infini.

Anna disait toujours, La répétition des choses ça rassure.

On partait. Comme tous les étés. Nos deux mois en Normandie. Les valises étaient prêtes, dans le couloir, les maillots, les bottes, les bouées dans un carton avec les jeux de société, la crème écran total et les râteaux pour la pêche aux coques.

Qu'est-ce qu'on avait oublié ?

On oublie toujours quelque chose.

Après les poubelles, c'était le bus de 7 heures et la femme du bistrot d'en bas, elle sortait les chaises. Elle les faisait racler. Dix fois je lui ai dit, Si vous les soulevez ça ne racle-rait pas.

Elle les soulevait, un jour ou deux, et puis elle recommençait.

Anna voulait partir d'ici. Trop de bruit. Trop de voisins. Trop de tout.

Ou pas assez. C'était selon.

Elle voulait acheter un pavillon. En banlieue. Avec un jardin. Elle disait que pour les filles ce serait bien, qu'elles respireraient mieux.

Elle disait aussi qu'on pourrait demander notre mutation et aller plus loin encore, à Dijon ou en Provence. Dijon, je comprends. Mais la Provence, carrément. Anna est excessive.

Je ne voulais pas quitter Montreuil. Je ne voulais pas acheter de maison ni ici ni ailleurs. Je ne sais pas ce que je voulais. Ces vacances me faisaient peur. Comme les dimanches. Les dimanches de pluie, les pires. Le matin, l'étendue des heures. Il y avait tout à faire. Je ne faisais rien.

J'ai repris du café.

Anna était sous la douche. J'entendais l'eau couler.

Les élagueurs dans la rue un peu plus haut. Ils taillaient les branches qui touchaient les façades. Ça faisait beaucoup de branches. J'ai ouvert la fenêtre. J'ai gueulé, On va faire quoi sans les oiseaux si vous coupez toutes les branches !

Les oiseaux, des mésanges, quelques rouge-gorges. L'hiver, j'accrochais des boules de graisse aux barreaux du balcon. J'attendais derrière la fenêtre. Ça me faisait arriver en retard au lycée.

Le voisin du dessus travaillait la nuit. Gardien au Louvre. Il n'aimait pas quand je gueulais comme ça, dans son premier sommeil.

Une jeune femme dans l'immeuble d'en face. Petits rideaux à fleurs. Roses, légers comme de la dentelle. Elle

regardait les élagueurs. Quand elle m'a vu, elle m'a fait un petit signe de la main. La nuisette, du même tissu que le rideau on aurait dit.

C'était juillet.

Il faisait déjà chaud dans l'appartement.

Dans la chambre à côté les jumelles dormaient encore.

Notre maison, *La Téméraire*, face à la mer, à quelques kilomètres seulement au sud de Dieppe. On l'a achetée juste après la naissance des filles. Un coup de cœur, a dit Anna.

On a emprunté pour dix ans.

L'hiver, *La Téméraire* prend toutes les tempêtes. On ne vient jamais l'hiver. L'été seulement. Et puis quelques week-ends au printemps. On trouve des troncs d'arbres et des bouées de bateaux dans le jardin. Du sable, des planches, des cadavres de mouettes. Il faut des jours pour tout nettoyer.

Quand on est arrivés il pleuvait. J'ai arrêté la voiture au plus près de la porte. Les jumelles ont pris leurs affaires et elles sont montées directement dans leur chambre. Elles avaient été sages, tout le trajet à remplir leur cahier de vacances. Des trucs de filles. Avec des garçons, on n'aurait pas eu ça.

– Ça quoi ? a demandé Anna.

Je n'ai pas eu envie d'expliquer.

On a ouvert les volets et on a commencé à décharger.

À midi, on a mangé des sandwiches. Les filles avaient trouvé des vieux livres de *Martine* dans une caisse au grenier. Anna ne voulait pas qu'elles lisent ça alors les filles les lisaient en cachette, à l'école ou quand elles allaient à la bibliothèque du quartier.

L'après-midi, la pluie s'est arrêtée et Anna a emmené les jumelles à la plage. Je suis resté sur la terrasse. C'était marée basse. Les filles couraient. Elles sont allées loin jusqu'à toucher le bord de l'eau.

Quand elles sont revenues, elles avaient faim. Anna a préparé des crêpes. Les filles se sont installées dehors, sur la table blanche de la terrasse.

Pendant qu'elles goûtaient, Anna est allée dans la chambre, elle a mis une nouvelle robe. Ses seins, sous le tissu léger. Ils étaient épais, rebondis. Je lui ai dit, Tu devrais te faire une nuisette avec les rideaux de la cuisine. Elle a haussé les épaules. Après, elle est allée au supermarché. J'ai gardé les filles.

Le lendemain, c'est Anna qui est restée avec les filles et moi j'ai fait rouler la Deux Chevaux.

La première semaine s'est passée comme ça, tranquille.

Le matin, le premier qui se levait préparait le petit déjeuner pour l'autre. Du café. Le pain de la veille, on le faisait griller.

Les filles se réveillaient vers 10 heures et elles déjeunaient à leur tour. Après, on allait se promener sur la plage, on prenait un bain et on remontait à midi.

Les volets étaient rongés. Toutes les années, à cause du sel, on était obligés de repeindre. Vert, oxyde de chrome, on ne changeait pas. Pour les raccords c'est quand même mieux, disait Anna.

Il fallait aussi changer les pneus de la Deux Chevaux.

Je suis allé à Dieppe. Pour la peinture, le vendeur a fait le mélange devant moi. Il a ajouté les pinceaux. De la toile à gratter. C'était le début des vacances, j'ai tout pris sans discuter.

C'était aussi l'anniversaire des filles. Anna m'avait demandé de rapporter un kilo de fraises pour faire un gâteau.

J'ai acheté la peinture, j'ai fait changer les pneus. J'ai aussi acheté une pompe pour les vélos, mais j'ai oublié les fraises, pourtant, avant de partir, Anna m'avait dit, Surtout n'oublie pas les fraises, et j'ai répondu, Je n'oublierai pas.

Quand je m'en suis rendu compte, j'étais presque arrivé. J'avais vu un camion d'épicier garé un peu plus haut, au bord de la route. Je me suis dit qu'avec un peu de chance il y

serait encore et qu'il aurait peut-être des fraises. J'ai fait demi-tour.

Le camion était là. Je me suis garé sur le terre-plein. L'épicier avait déjà rabattu la moitié de son auvent. Quand il m'a vu, il a bloqué son geste. Il m'a demandé si je voulais quelque chose et j'ai dit, Oui, des fraises, un kilo. Il a relevé le battant. Il a mis les fraises dans un sac. Le sac, en papier brun. Et comme les fraises étaient rouges et vraiment appétissantes, je lui ai demandé d'en rajouter une poignée.

Je suis retourné à la voiture. Un chemin de terre s'enfonçait, humide, sous le couvert des arbres. Une vieille dame s'éloignait. Elle portait un panier. Elle faisait un pas, un autre. Son panier était plein. Elle devait souvent le poser pour changer de main.

– Vous voulez que je vous aide ? j'ai demandé en prenant le chemin derrière elle.

Elle s'est arrêtée. Elle m'a toisé moi et elle a toisé la Deux Chevaux.

J'ai soulevé le panier.

– Qu'est-ce que vous avez là-dedans pour que ce soit si lourd ?

– Cinq kilos de poires à confitures, elle a dit. Plus le sucre. Sa voix était grave. Traînante.

Je l'ai suivie, une centaine de mètres sur ce chemin de terre. Plus de la boue que de la terre. Elle s'est arrêtée devant un portail, une grille en fer en partie envahie par du lierre.

Il n'y avait pas d'autres maisons après celle-là. Simplement le sentier qui se resserrait encore et puis les arbres.

Elle a poussé la grille.

Derrière, il y avait un jardin. Des fleurs. Et puis une maison, toute en longueur, avec un toit de chaume et des iris qui poussaient tout autour. Une allée de graviers blancs.

On s'est avancés.

Une verrière était collée à la maison, sorte de cathédrale de verre et, quand j'ai été tout près, j'ai vu qu'il y avait d'autres fleurs à l'intérieur.

Derrière la maison, une rangée d'arbres faisait barrière au vent. Les falaises n'étaient pas loin. On pouvait entendre la mer.

Je me souviens avoir pensé, Si les filles étaient là, quels bouquets elles feraient !

La vieille dame s'est arrêtée devant la porte.

– Vous n'avez qu'à poser le panier sur cette table, elle a dit en me montrant une table en fer sur le devant de la maison.

Elle a sorti une poire du sac. Elle a voulu me la donner. Pour la peine, elle a dit, mais elle a dit aussi que si je prenais cette poire qu'elle m'offrirait, Clémence n'aurait pas son compte pour ses confitures et que ça lui causerait certainement un problème.

– Clémence est ma sœur. Elle fait des confitures comme si nous devions vivre encore mille ans.

Elle a fait un geste de la main, l'air de dire que cette chose-là lui échappait mais que c'était ainsi, et que sans chercher à vouloir tout comprendre, il fallait parfois se soumettre.

La poire était dans la paume de sa main. Elle l'a gardée un moment et puis elle a refermé un à un tous ses doigts et elle a remis le fruit dans le sac.

– De toute façon, les poires à confiture, ce n'est jamais très bon. On mord dedans, c'est sec, un peu fade et côté odeur, ça ne vaut pas les Williams. Mais les Williams sont trop chères pour la confiture, Clémence n'en veut pas.

Elle m'a tendu la main.

– Je m'appelle Alice, Alice Berthier.

Elle avait une poigne forte, autoritaire. Elle a hésité quelques secondes comme s'il restait quelque chose à dire et puis elle m'a tourné le dos.

– Vous n'aurez qu'à tirer le portail en partant.

Elle s'est enfoncée dans ce qui me semblait être un long couloir et elle a disparu à l'intérieur de la maison.

Quand je suis revenu, les filles étaient en train de jouer sur la terrasse. Un jeu de quilles en bois que je n'avais jamais vu et qu'elles avaient trouvé en fouillant dans le garage.

Je suis allé vers elles. C'était le jour de leurs sept ans.

Je leur ai dit cela, Vous avez sept ans ! Je les ai serrées contre moi. Elles riaient. Un rire merveilleux, sorti du dedans d'elle, sur tout leur visage. Je leur ai dit de ne pas bouger, j'ai couru chercher l'appareil photo mais quand je suis revenu, c'était trop tard, elles avaient repris leur jeu et même si elles riaient encore, ce n'était plus du même rire. J'ai quand même pris la photo.

J'ai rejoint Anna dans la cuisine.

Anna, ses mains dans l'eau savonneuse.

La fenêtre qui donnait sur la mer était grande ouverte. Un vent léger ramenait des odeurs de sel et d'algues brunes.

Anna a dit, Tu peux faire le gâteau ?

La recette était sur la table. Le gâteau meringué. J'avais l'habitude.

J'ai mis la radio.

J'ai versé la farine dans un saladier, j'ai cassé les œufs, les jaunes, les blancs, j'ai mis les jaunes dans la farine. Les filles criaient. Je les voyais de la fenêtre. Elles avaient laissé les quilles et elles jouaient avec le jet d'eau. Anna était sortie étendre le linge. Pour attraper le fil. Les bras levés. Sa robe qui remontait sur ses cuisses. Elle avait bronzé.

J'ai ajouté le sucre, le beurre fondu, la levure.

J'ai étalé la pâte dans le plat.

Ensuite, j'ai monté les blancs en neige et comme il n'y avait pas d'appareil, j'ai dû faire ça au fouet. J'ai ajouté le sucre, 100 grammes, et après j'ai cherché les fraises et je ne les ai pas trouvées.

Je suis allé voir dans la voiture.

Les filles étaient sur la balançoire et Anna les poussait. J'ai souri à Anna et Anna m'a souri. Il y avait 100 mètres entre nous. La bassine rouge dans l'herbe. Les trottinettes.

J'ai fait un signe, Rien, tout va bien... Les fraises n'étaient pas là. Je les avais oubliées, sans doute chez la vieille dame. En posant le panier sur la table.

J'ai refermé la portière. J'ai pensé, C'est 11 heures, j'ai le temps d'y retourner, et puis j'ai regardé le cadran et j'ai vu qu'il était près de midi et que je n'avais le temps de rien.

Je suis retourné dans la cuisine.

À la place des fraises, j'ai mis des pêches au sirop, une boîte qu'Anna gardait dans le placard pour le cas où. J'ai recouvert avec les blancs en neige et j'ai glissé au four, quarante-cinq minutes sur la plaque du bas.

Quand Anna a coupé le gâteau, elle a bien vu que ce n'était pas des fraises. Elle n'a rien dit. Les filles non plus.

Elles m'ont regardé, toutes les trois.

Les filles, leurs yeux. Les mêmes que ceux d'Anna. Couleur caramel.